STUDIO CANAL



Marilyn Productions présente

COCHONDE GAZA

un film de Sylvain Estibal

Durée: 1h39

SORTIE LE 14 SEPTEMBRE

DISTRIBUTION

STUDIOCANAL

1, place du Spectacle
92130 Issy-les-Moulineaux
Tél. 01 71 35 08 85

Tél.: 01 71 35 08 85 Fax: 01 71 35 11 88

PRESSE

Francois Hassan Guerrar - Melody Benistant 57, rue du Faubourg Montmartre 75009 Paris Tél.: 01 43 59 48 02 contact@guerrarandco.fr

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.studiocanal.com



SYNOPSIS

Après une tempête, Jafaar, un pêcheur palestinien de Gaza, remonte par hasard dans ses filets un cochon tombé d'un cargo. Bien décidé à se débarrasser de cet animal impur, il décide toutefois d'essayer de le vendre afin d'améliorer son existence misérable.

Le pauvre Jafaar se lance alors dans un commerce rocambolesque et bien peu recommandable...

Dans cette tragi-comédie, l'ensemble du petit peuple de Gaza, coincé entre sa misère absolue au quotidien, les contraintes des militaires Israéliens et le diktat des barbus aux commandes, est représenté par ce pauvre pêcheur dont l'unique souci est de survivre au jour le jour et qui, pour cela, est prêt à tout.

Jafaar, dans une permanente dérision de lui-même, même dans les moments tragiques, évolue dans cette histoire à l'humour mordant... et nous laissera espérer que si l'on peut s'entendre, malgré toutes les différences, à l'échelle individuelle, on peut s'entendre *in fine*, à l'échelle collective.

Entretien avec SYLVAIN ESTIBAL

RÉALISATEUR

Comment est née l'idée de faire ce film?

Elle est comme tombée du ciel. Elle est née du télescopage de différentes anecdotes et de souvenirs diffus... J'habite à Montevideo, en Uruguay, et à certaines périodes de l'année, dans le port, on peut voir partir des bateaux gigantesques qui s'en vont traverser l'Atlantique, chargés de milliers de moutons, pour les fêtes de l'Aïd. Ces chargements sont spectaculaires, ils répandent une forte odeur dans la ville et ils font aussi partir l'imagination. Un jour, je me suis surpris à imaginer des cochons à la place des moutons, ça m'a amusé et cette idée est restée en suspens.

Parallèlement à cela, au cours d'une conversation, un ami photographe israélien m'a raconté qu'il connaissait des Juifs qui élevaient des cochons sur des estrades, car ces animaux ne devaient pas toucher le sol d'Israël. J'ai trouvé ça aussi ingénieux qu'absurde et là aussi, i'ai mis cette idée de côté.

Enfin, en 2004, j'ai réalisé un travail photographique à Hébron, en Cisjordanie, qui, lui aussi, m'a marqué. J'ai

confié des appareils photo à deux familles, une palestinienne l'autre israélienne, vivant de chaque côté d'un grillage, à quelques mètres, et je leur ai demandé de photographier leur vie quotidienne. Aucune d'entre elles ne savait que de l'autre côté du grillage, le même scénario s'opérait. Au bout d'un an, j'ai montré les photos de chaque camp au camp opposé et recueilli leurs commentaires. Ils ont découvert l'intimité de leurs voisins. vu combien leurs vies étaient similaires, et, ce faisant, je crois qu'une certaine représentation mentale qu'ils se faisaient de leurs ennemis s'est trouvée modifiée. L'«autre» s'est trouvé malgré eux humanisé. J'ai exposé ce travail à Tel Aviv, nous y avons fait venir les deux familles qui se sont rencontrées et l'impact a été très fort sur nous tous. Ce travail a aussi été présenté au Festival de photojournaliste Visa pour l'image et au Festival de Bayeux des correspondants de guerre.

Alors voilà, je pense que ce sont toutes ces expériences et sûrement d'autres encore, qui ont fait naître inconsciemment le scénario du COCHON DE GAZA.





Que souhaitiez-vous exprimer avec cette histoire?

C'est d'abord un cri de rage comique...

L'envie de changer les choses, de redonner de l'oxygène, de faire rire les deux camps, israélien comme palestinien, en montrant l'absurdité de la situation, en l'abordant sous un angle humain et burlesque, sans agressivité mais sans ménager qui que se soit. Ce que j'exprime dans mon film, c'est une révolte contre les représentations sclérosées, l'envie de secouer des discours politiques trop figés pour revenir au destin d'un simple individu. Dans le film, ce qui unit les deux camps, c'est le rejet commun du cochon. Le cochon devient alors le passeur, le lien entre les deux communautés, et de ce plus petit dénominateur commun va naître un début d'entente.

Ce cochon vietnamien, c'est en quelque sorte, ma colombe de la paix!

Quelles ont été vos références pour ce film?

Pendant la phase d'écriture, j'ai beaucoup pensé à Chaplin bien sûr.

Quelle est votre légitimité sur ce sujet du conflit israélo-palestinien?

Je ne pense pas qu'il faille appartenir à une communauté pour pouvoir parler d'elle. Le meilleur exemple est justement donné par Chaplin qui n'était ni Allemand, ni Juif, et qui pourtant a réalisé un chef d'œuvre: LE DICTATEUR. Je ne me compare pas à Chaplin, mais le montage financier du film a été difficile en raison de cette question de non-légitimité; il aurait sans doute été plus facile à monter si j'avais été Israélien ou

Palestinien, c'est absurde. Le conflit israélo-palestinien nous concerne tous, il fait hélas partie de nos vies et nous en subissons tous d'une manière ou d'une autre les conséquences.

Lorsqu'on cherche à faire de l'art, c'est pour retranscrire une réalité qui n'est pas nécessairement la nôtre mais qui nous touche. On ne peut pas le réduire à l'expression d'un communautarisme. Faire de l'art, c'est s'approprier des choses pour en donner une vision personnelle.

Quels sont les clichés que vous avez souhaité éviter?

Avec Myriam Tekaïa, collaboratrice artistique et actrice dans le film, nous avons voulu éviter les clichés dans la distribution des rôles, éviter l'image de l'islamiste barbu. Nous tenions aussi à ce que la femme de Jafaar soit belle et digne plutôt qu'une femme caricaturale derrière ses fourneaux. De manière générale, il fallait qu'une forme de beauté transparaisse dans un cadre toutefois réaliste. Nous voulions que la beauté humaine apporte une part de rêve et de dignité sans pour autant effacer la misère qui existe là-bas. Il fallait que le spectateur perde un peu ses repères, qu'il soit dans un conte, tout en ayant le sentiment de voir pourtant la réalité. C'est un travail qui a été effectué au casting mais aussi dans le choix des décors, des costumes, etc. Nous avons été très attentifs à cela. En confiant le rôle de Jafaar, le pêcheur palestinien, à un acteur israélien d'origine irakienne (Sasson Gabay) et celui de la jeune femme israélienne à Myriam Tekaïa, qui est Tunisienne, c'était aussi une manière de brouiller les pistes et les identités.

Comment et pourquoi avez-vous choisi Sasson Gabay pour interpréter Jafaar?

J'ai écrit sans aucun visage en tête. Et puis au moment de chercher l'acteur principal, j'ai pensé au formidable interprète de LA VISITE DE LA FANFARE: Sasson Gabay. Je cherchais quelqu'un d'attachant avec qui l'on puisse facilement tomber en empathie. Je souhaitais un visage profondément humain.

Vous êtes écrivain et journaliste. Dans quelle mesure le journalisme a orienté votre travail de cinéaste sur ce sujet?

L'influence de mon expérience a joué dans l'écriture du scénario. J'ai pris garde d'être juste dans le traitement des réalités, comme dans un traitement journalistique. Bien sûr, il existe de petits anachronismes, comme l'apparition d'Obama, mais les réalités sont dans l'ensemble crédibles. Par ailleurs, comme je voulais que ce film soit un conte, une fable, je ne voulais pas non plus que ce réalisme prenne trop d'importance. Bref, je ne voulais pas commettre d'erreurs sur la réalité mais en même temps, j'ai tout fait pour m'en distancer.

L'homme et l'animal forment un duo très cinématographique, pourquoi avoir choisi ce modèle?

J'ai pensé bien sûr à LA VACHE ET LE PRISONNIER que je voulais d'ailleurs intégrer dans une scène lorsque Jafaar regarde la télévision. J'aime la simplicité de ce film, et l'idée d'un homme démuni s'appuvant sur l'animal pour sortir d'un contexte difficile. Dans LE COCHON DE GAZA, le cochon a une valeur symbolique, il est sombre, inquiétant, il représente le préjugé, l'inconnu, la peur qu'il nous faut apprivoiser.

Il y a une dimension poétique dans le film, pourquoi?

Je voulais que le film soit onirique, qu'il ouvre sur un rêve possible, d'où la séquence notamment où les quatre personnages principaux s'enfuient et partent en mer. Néanmoins, je ne voulais pas que le film finisse sur cette scène car la solution politique n'est pas l'exil mais plutôt la cohabitation sur une même terre. Alors j'ai choisi, pour la fin du film, cette danse hip-hop de jeunes danseurs handicapés. Je pense que ces deux peuples d'Israël et de Palestine sont un peu à leur image, deux peuples blessés qui se font face. Ils symbolisent, à mes yeux, la souffrance d'Israël et de la Palestine, de laquelle peut surgir toutefois une entente. Je voulais terminer sur une image symbolique et belle, sur une vision d'espoir.

Le burlesque est-il votre moyen d'expression naturel?

Mon entourage proche dit de moi que je suis un rêveur éveillé et je pense que cela me correspond bien. Mon film aussi est comme ça, je crois.

LE COCHON DE GAZA est-il un film politique?

C'est un point de vue sur le conflit israélo-palestinien, donc il y a forcément un aspect politique. C'est un film sur un individu pris dans un conflit. Je pousse un cri face au gâchis, face à la haine, face à une religion trop souvent prise au pied de la lettre en négligeant son message fraternel. J'ai participé à l'écriture de quelques ouvrages avec Théodore Monod. J'ai admiré le détachement et l'approche intelligente qu'il avait des textes religieux. Lui pourtant très croyant et descendant d'une grande famille de pasteurs, gardait un recul face à sa propre religion, ne voulant garder du texte sacré que ce qui l'inspirait en oubliant le reste. À propos des différentes religions, il disait aussi: «Il y a une montagne unique que nous grimpons chacun par un sentier différent». C'est une image simple, mais inspirante.

Le film penche-t-il pour un camp en particulier?

Il n'est évidemment pour aucun camp, ni contre d'ailleurs... Il est contre l'absurdité de la situation, il est pour la dignité humaine.

Avant d'accepter de travailler sur le film, les acteurs ont voulu savoir quel était son objectif. Faire ce film, c'était aussi une forme d'engagement pour les acteurs palestiniens ou israéliens. Moi je suis une main extérieure. La situation à Gaza est totalement absurde et je me contente de pousser d'un degré le surréalisme pour mieux le dénoncer. Il est arrivé sur le tournage à certains acteurs de penser que, parfois, le film penchait pour un camp plus qu'un autre. Mais c'est arrivé aux acteurs des deux camps, ce qui est plutôt rassurant! Au fond, nous sentions tous, je crois, que nous portions un message de paix. L'équipe, composée d'une vingtaine de nationalités, s'est mise totalement au service de ce message avec un vrai dévouement. C'est un cinéma qui se veut utile, même s'il faut tout de même relativiser tout ca. On ne peut pas trop se prendre au sérieux quand on fait une comédie avec, pour acteur principal, un cochon...





Entretien avec SASSON GABAY

Quelles furent vos premières impressions quand vous avez découvert le scénario du COCHON DE GAZA?

J'ai beaucoup ri en lisant ce scénario, je l'ai trouvé drôle, intelligent, ingénieux mais surtout pétri d'humanité. J'ai été sensible à cette volonté de survivre qu'ont tous les personnages. J'aime les personnages faibles qui peuvent être forts presque malgré eux.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans le personnage de Jafaar?

Il m'a profondément touché. Jafaar me fait penser à Chaplin, ce petit homme qui essaie humblement de survivre aux catastrophes et qui, même dans les pires circonstances, ne renonce jamais. On a l'impression que Jafaar se bat contre le monde entier, les soldats sont contre lui, les pêcheurs, les policiers, le jihad, l'administration... même la mer est contre lui! Pourtant, il refuse de baisser les bras. C'est un de ces hommes très simples en qui chacun de nous peut croire.

Sous quel angle avez-vous abordé le personnage de Jafaar?

Mon principal outil de travail est mon imagination. J'ai souvent eu l'occasion d'observer des personnes vivant dans un contexte proche de celui décrit dans le film; je connais leur façon de penser, leurs mentalités. Une fois ce matériau rassemblé, je n'ai eu qu'à faire appel à mon imagination. Enfin, n'oublions pas que le scénario et les séances de travail effectuées avec le réalisateur, constituaient des fondements solides pour cette construction.

Comment avez-vous vécu cette expérience qui consistait à jouer la comédie avec un cochon?

C'était ma première fois avec un cochon! Avant le film, je n'étais pas vraiment familier avec cette espèce d'animal. La première fois que je me suis retrouvé physiquement, au contact du cochon, je n'étais pas complètement rassuré, j'avais la frousse. Et puis, petit à petit, j'ai appris à le connaître, à dominer mes craintes et surtout à être patient avec lui! En fait, ce qui est intéressant, c'est que ces animaux ont leurs propres sensations selon les situations, et que ce ne sont pas toujours les mêmes que les nôtres. Il faut apprendre à respecter cela...

Vous êtes Israëlien, d'origine irakienne, est-ce que ce fut particulièrement étrange, pour vous, d'interpréter le rôle d'un Palestinien? Non. Dans ma carrière, j'ai interprété une multitude de personnages de nationalités différentes. Il m'est arrivé d'interpréter des personnages Afghans, Égyptiens, Palestiniens, etc... C'est une chance car j'adore parler d'autres langues que ma langue maternelle, je trouve cela stimulant. Par exemple, dans LA VISITE DE LA FANFARE, j'ai adoré travailler l'accent égyptien et cela n'a jamais été une contrainte. Par ailleurs, c'est mon métier d'entrer dans la peau de gens différents de moi, quelles que

soient les différences. J'ai surtout eu la sensation d'entrer dans l'univers

riche d'une fable plutôt que d'entrer dans une autre nationalité.

Vous est-il arrivé, pendant le tournage, d'avoir peur que l'équilibre du film, une fois terminé, penche en faveur d'un camp ou de l'autre? Non, jamais, pour la simple et bonne raison que le scénario était très clair dans son orientation. Le point de vue que Sylvain exprime, depuis le début du projet, est que dans ce conflit israélo-palestinien, les citoyens des deux camps sont piégés dans une situation absurde, et qu'ils en souffrent tout autant les uns que les autres. Ce que j'apprécie, c'est qu'il ne montre personne du doigt, il ne dit pas qu'un individu est bon ou que tel autre est mauvais. Il montre, surtout à la fin du film, que chacun des principaux protagonistes cherche à avancer dans le sens de la paix, et j'aime cette idée.

Diriez-vous qu'interpréter un rôle comme celui-ci est une forme d'engagement?

Il m'est arrivé d'endosser des rôles de politicien, de membre du gouvernement, de soldat, de ministre irakien, de leader afghan... Jamais je n'ai eu l'impression d'être politique moi-même. Je suis simplement un acteur, et cela, d'où que je vienne. Si j'ai choisi de faire ce film, c'est parce que Jafaar est touchant; c'est un homme de valeur, et pourtant un outsider, un homme impopulaire qui commet des erreurs et continue de prétendre que tout va bien. Je ne pense pas que choisir d'interpréter un rôle comme celui-ci soit une forme d'engagement. Si je m'engage à quelque chose, avec ce film, c'est à défendre ce type de personnage. Moi, je crois dans les individus, dans les hommes simples et leur façon d'aborder l'existence. Sylvain aussi, je crois. C'est ce qui nous a unis sur ce film.

Pensez-vous qu'un film ait le pouvoir de faire évoluer les mentalités?

Je n'ai jamais pensé que l'Art puisse changer les gens ou les politiques ou quoi que ce soit. L'Art doit rester modeste de ce point de vue-là. En revanche, je pense qu'il peut ouvrir les esprits, générer matière à réflexion. C'est un miroir qui reflète une société, à un instant donné. LE COCHON DE GAZA remplit ce rôle-là et pour ma part, je considère que c'est délà beaucoup.



Entretien avec MYRIAM TEKAÏA

Quel parcours avez-vous?

Je suis de Tunisie, née en Italie. J'ai grandi au Canada et en Inde. Je suis venue faire des études supérieures à Paris. Un jour, par nécessité professionnelle, j'ai voulu suivre dix jours de stage de prise de parole et c'est là que j'ai eu un véritable coup de foudre pour le théâtre. J'ai ensuite été admise en classe libre au cours Florent et j'ai changé de voie.

Oui est Yelena?

Yelena est une marginale dans sa communauté. Elle est dans la colonie par fidélité pour son ascendance davantage que par idéologie. C'est une femme de caractère, indépendante et intègre. Elle veut être utile et donner un sens à sa vie. Elle reste là sans tenir compte des critiques que suscite son activité, sans trop non plus se soucier de ce qui se passe à l'extérieur de la colonie, elle pense naïvement que de l'autre côté du grillage la débrouille permet aussi de vivre dignement...

Ouelles étaient les difficultés liées à ce rôle?

C'était un peu étrange de défendre un personnage vivant au sein d'un groupe dont je n'approuve ni l'idéologie, ni les actes. Mais c'était mon travail de plonger dans cet univers, d'inventer et chercher à comprendre des individualités, d'imaginer des parcours et me les expliquer, afin de permettre l'identification et l'empathie.

Quelle est votre interprétation des actes de Jafaar et Yelena dans cette histoire?

Les circonstances les conduisent à glisser vers la marge de leur groupe. C'est là que se situe le point de jonction entre deux mondes opposés. C'est d'abord par pragmatisme que s'instaure leur relation, qu'une brèche s'entrouvre, mais peu à peu leur relation évolue, ils apprennent malgré eux à se connaître, jusqu'à envisager un avenir en commun, un début d'entente.





Comment s'est déroulé le tournage?

Ce fut une expérience étrange, car j'avais plusieurs casquettes dont celle d'actrice. J'avoue que j'ai été très impressionnée par le travail des techniciens. Pour eux, j'avais envie de donner le meilleur de moi-même, de ne pas les décevoir. Jusqu'au bout j'étais aussi obsédée par l'idée d'effacer les clichés, les idées préconçues... Nous voulions parvenir à rester sur le fil, que les intéressés de chaque bord puissent se reconnaître dans cette histoire et rire de la situation.

Y a-t-il eu des tensions ou des difficultés liées aux différentes nationalités mêlées sur le tournage?

C'est plutôt l'entente et le bon esprit qui ont prédominé. Bien sûr certaines scènes ont été plus difficiles à tourner et il y a eu pas mal de discussions avant et pendant le tournage. Sans entrer dans les détails, je pense que ce sont simplement des moments qui ont révélé à quel point ces peuples sont blessés et traumatisés par leur Histoire.

Le film sort après que la révolution ait eu lieu dans certains pays arabes dont la Tunisie, d'où vous êtes originaire, qu'est-ce que cela vous inspire?

Même si cela peut paraître incongru, j'ai l'impression qu'il y a une résonnance entre le printemps arabe, le «Indignez-vous» de Stéphane Hessel et notre film. Il y a un même point de départ, un immense ras-le-bol face à une situation désespérante qui semble figée à jamais, l'envie de dire «ça suffit» – qui est d'ailleurs la première phrase de notre film –, l'envie de secouer les lignes, de donner de l'oxygène. C'est un film qui se dresse contre les clichés, contre les communautarismes et les extrémismes. On a bien senti la crispation qui existait autour du conflit israélo-palestinien ici en Europe lors du montage financier du film. Notre film va sans doute déranger certains individus, car il sort du cadre habituel, ce n'est pas le film d'un Israélien ou d'un Palestinien, il n'entre pas vraiment dans une case connue, rassurante, et une certaine bien-pensance va sans doute considérer qu'on ne peut pas rire en tant qu'Européen de ce drame, surtout en mettant en scène ainsi un cochon. Beaucoup de bons esprits qui vivent loin du conflit pensent savoir ce qui est bon ou pas pour les gens qui le subissent chaque jour. C'est d'ailleurs une des caractéristiques de ce conflit et à mon avis une des raisons qui fait que son règlement est compliqué.

Mais nous savons, pour l'avoir entendu de la bouche même des intéressés, Israéliens et Palestiniens, que le rire est une denrée qui leur manque cruellement. C'est aussi la meilleure façon de dénoncer l'absurdité de la situation. Partager ce rire, c'est à notre niveau une façon d'aider au rapprochement des peuples.



Entretien avec GUY DEMASURE

DRESSEUR

Comment avez-vous rencontré Charlotte?

J'ai fait un casting de cochons vietnamiens, et j'en ai choisi cinq. Après lecture du scénario, j'ai effectué deux mois de préparation, durant lesquels j'ai préparé les bêtes à réaliser les choses qui me semblaient complexes. Ensuite, il a fallu transposer ce travail sur le lieu du tournage, à Malte. C'est pendant la préparation que j'ai constaté que, parmi les cinq cochons, il y en avait un qui sortait du lot. C'était Charlotte, une femelle, alors que le rôle est celui d'un mâle. Au fil du projet, elle s'est révélée tellement douée qu'elle a fait presque la totalité du film.

Quelles difficultés avez-vous rencontrées sur le tournage?

Je suis arrivé à Malte quinze jours avant la majeure partie de l'équipe, pour acclimater les cochons à la chaleur ainsi que pour découvrir les décors, car il y a toujours une différence entre ce qu'on imagine en lisant le scénario et la réalité des lieux. Il fait beaucoup plus chaud à Malte qu'en France. Nous savons que les cochons n'aiment pas la chaleur, cela provoque chez eux un dérèglement hormonal qui peut même les conduire à arrêter de s'alimenter. Comme nous, dresseurs, nous travaillons à la récompense, cela risquait de poser problème. Heureusement, ils ont résisté, les nuits sont plus fraîches. Ainsi, la température du corps peut redescendre et les cochons ont fini par s'habituer.

À quel moment du tournage Charlotte vous a-t-elle le plus surpris?

Le jour où elle a sauté à l'eau! Ce jour-là, nous tournions la séquence où les quatre acteurs sont sur une petite barque, avec le cochon. Un bateau, pour un cochon, ca n'est pas banal: ca bouge, le pont est glissant, elle n'avait pas peur, mais c'était inhabituel. Pour qu'elle ait confiance, je suis resté sur le bateau avec elle. Au départ, tout allait bien. Le tournage a commencé et au bout de 45 minutes de comédie, elle en a eu marre et elle a sauté! Elle n'avait jamais été dans l'eau auparavant, on ne savait pas si elle savait nager! J'ai tout de suite plongé. Elle a disparu sous l'eau pendant de longues secondes et puis je l'ai vue remonter. C'est ainsi qu'au prix d'une belle frayeur, nous avons découvert que Charlotte savait parfaitement nager! Après cette première fois, elle l'a refait plusieurs fois. Elle est drôle quand elle nage, car on ne voit dépasser de l'eau que sa queue, son groin et ses oreilles.

Malgré son bon vouloir, y a-t-il des choses qu'elle a refusé de faire?

La scène où les quatre acteurs traversent le désert pour échapper aux militaires a été un enfer à tourner. Dans le scénario, le décor de cette scène était un désert, mais dans la réalité, nous avons tourné sur un champ de verdure, ce qui pour Charlotte n'est autre qu'une salade géante! Cela a été difficile car elle ne pensait qu'à manger et ne voulait pas avancer.

La faire marcher en chaussettes sur du carrelage n'a pas non plus été chose facile. Mais elle a réussi à tout faire, elle est vraiment douée.

Comment s'est passée la collaboration avec les acteurs?

Sasson avait toujours une friandise pour la récompenser et ça s'est très bien passé. Au départ, le cochon est un animal farouche. Les premiers jours, je demandais beaucoup de silence sur le plateau, relayé par le premier assistant. Dans l'esprit des gens, le cochon, c'est comme un chien, sauf que ce n'est pas le cas dans la réalité. On y est allé en douceur et puis, elle s'est habituée, elle a fait du bon boulot. En tout cas, elle ne nous a pas fait perdre de temps.

Oue sont devenus les cinq cochons?

J'ai donné les quatre autres cochons. Ils sont bien installés, sur des bons territoires et s'offrent ainsi une belle retraite. J'ai gardé Charlotte qui vit en harmonie avec mes autres animaux et ma famille.



LISTE ARTISTIQUE

Jaffar	. Sasson Gabay	Pêcheur 1	Harry Borg
Fatima	. Baya Belal	Pêcheur 2	
Yelena	. Myriam Tekaïa	Pêcheur 3	
Coiffeur	. Gassan Abbas	Officier de police	Mikhail Basmadjian
Hussein	. Khalifa Natour	Palestinien check point	Nizer Al Gadi
Jeune policier	. Lotfi Abdelli	Femme à l'enfant	Tiziana Azzopardi
Officier U.N	. Ulrich Tukur	Colon	Miki Shoval
Le commerçant	. Khaled Riani	Pharmacienne	Rania Zouari
Netsah		Garçon pharmacie	Mikhail léon Farrugia
Soldat Terrasse 1	. Ido Shaked	Le boss	Daniel Slim
Soldat Terrasse 2	. Thierry Lopez	Fils du boss	Mark Ciantar
Soldat Colonie	. Zohar Wexler	Le client	
Cameraman Jihadist	. Maurad Saad	La voisine	Marcelle Teuma
Jihadist 3	. Kheredine Ennasri	Jeune fille colonie	Sanâa Estibal
Jihadist 2	. David Leguesse	Glacier	Jimmy Grima
Le garçon au ballon	. Nicholas Galea	Enfants colonie	Adam Gabai
Walid			Imran Estibal
Le rabbin		Enfant claque	
Le prédicateur	. Manuel Cauchi	Danseurs Hip Hop	Jean Hourth Sok
Jihadist hold	. Mohammed Mutaz		Luca Lazylegz Patuelli
Jeune palestinien	. Mark Mifsud		
Jeune Palestinien 2	. Salama Jarboua	Comédiens post-synchronisatio	n Ameer Marzouq Khalil
Jihadist			Wassim Zomlot
Officier isarelien	. Edward Mercieca		Nadim Deaibes
Soldat Israélien 2	. Chris Micallef		
Soldat check point	. Andrew Galea	Et les cochons	Charlotte & Babe

LISTE TECHNIQUE

Realisateur	Oyivani Estivai
Scénario, adaptation et dialogues	Sylvain Estibal
Musiques	Aqualactica
Lumière	Romain Winding AFC
Décors	
Son	
	Gert Janssen
	Mathieu Cox
Montage	Damien Keyeux
Assistant réalisateur	
Directeur de production	
Producteur exécutif	
Produit par	

Sylvain Estibal

Réalisateur

Une coproduction franco-germano-belge Marilyn Productions Studiocanal Barry Films Saga Film Rhamsa Productions Avec la participation de Canal+ et Orange Cinéma Séries et du Ministère de la Culture et de la Communication